

D'un Autre à l'autre

Élisabeth Blanc

Je voudrais à ce niveau là montrer que l'écartement de grand A selon qu'il s'approche ou qu'il s'écarte de l'axe imaginaire provoque des effets différents sur la subjectivité.

Plus grand A se rapproche de l'axe imaginaire jusqu'à venir s'y écraser, plus le mot prend du sens, de la jouissance, plus il s'en écarte, plus il prend de la signifiance.

Si le grand Autre est un lieu vide, trésor des signifiants, il n'en reste pas moins au niveau imaginaire, très habilité, par Dieu, la mère, le père, le souverain Bien, etc.

Plus ce qui est en place de grand Autre est massif, plus le sens est fort, moins il est signifiant et à l'extrême il ne renvoie qu'à son contraire : on ne reçoit de l'Autre que son propre message sous la forme inversée.

À partir de ce cas clinique que Magali vient de développer, nous voyons son embarras et son questionnement concernant ce qu'elle nomme les a priori.

Ces a priori que sont tous les discours de l'Autre ;

- pour les patients et les névrosés que nous sommes, les discours de l'Autre, ce sont tous les discours qui nous ont précédés et qui parlent en nous : les discours des parents avec les dits et les non dits, entre mensonges et vérités avec lesquels tout enfant se construit une histoire avec un savoir qui parle à son insu et se transforme en symptômes. Ça parle en nous, ça insiste et ça se répète.

- pour le clinicien, ce sont non seulement les signifiants de sa propre histoire, mais également tous les discours de ceux qui savent et qui l'ont enseigné, les professeurs, les médecins, les collègues, les penseurs.

Le travail analytique consiste à creuser cet espace de l'Autre, à y découper un trou, pour laisser une place libre pour que les signifiants puissent se délier et permettre à l'analysant de construire sa propre histoire, de la créer à partir de ce vide.

Pour le futur analyste, le travail consiste aussi à libérer un espace, pour qu'un désir d'accueil et d'écoute de l'autre se mette en place.

Lacan, tout au long de son enseignement a

essayé de théoriser, non pas sur l'inconscient comme on l'a dit parfois mais sur cette expérience analytique, en produisant une écriture la plus rigoureuse possible, d'inspiration mathématique, afin de pouvoir assurer une transmission de la psychanalyse.

Il écrit lui-même, au tableau, en préambule de son séminaire : *l'essence de la théorie analytique est un discours sans parole.*

Ce qui semble provocateur à l'égard d'un public idolâtre venu boire la parole du Maître, or Lacan ne se pose ni en maître ni en penseur.

Je vais essayer très brièvement de faire la distinction entre discours, pensée et théorie.

Les discours ce sont tous ces mots qui sont en nous apportés par l'Autre dans le langage, nous sommes à la fois des êtres parlants et parlés.

Il y a plusieurs types de discours. Lacan en distingue 4 et a élaboré une écriture pour distinguer le discours de l'analyste, le discours de l'hystérique, celui du Maître et le discours de l'Universitaire. Il rajoutera plus tard le discours du capitaliste, en faisant pivoter 4 lettres a, S1, S2, S

Il ne faut pas confondre le discours qui produit des effets sur le sujet et l'écriture du discours susceptible d'en assurer un enseignement quant à ses effets.

Dans cette écriture des quatre discours Lacan veut montrer ce qui les distingue quant à leurs effets sur le sujet et ce qui les distingue c'est l'agent.

Ce qui est en place d'agent dans le discours analytique c'est « a ».

$$\frac{a}{S2} \quad \frac{\$}{S1}$$

a, l'objet/cause du discours, à la fois l'objet : ce que produit un discours et sa cause.

L'analyse produit de l'objet a, c'est-à-dire qu'au terme de l'analyse, l'analyste finit par devenir le regard et la voix de son patient, en tant qu'ils doivent choir pour que celui-ci advienne en tant que sujet, il finit par devenir cet objet a qui est la limite et la cause du discours de l'analysant.

La pensée, c'est aussi ce que produit un

discours.

La pensée freudienne est produite par le discours de Freud

Lacan ne veut pas être un penseur, mais « *une pensée, celle de Freud, déjà constituée, il veut l'interroger en tenant compte de ce qui la détermine, de ce qui ; hégéliennement parlant, fait ou non sa vérité* » (séminaire p.228)

Lacan va utiliser une figure géométrique pour montrer la place de la pensée, (p. 217), comme retranchée, comme un trou ou une excroissance, entre savoir et vérité : *Vérité en deçà de la pensée, Savoir au-delà ?*

Le discours de Freud qui inaugure la psychanalyse consiste à faire l'hypothèse de l'inconscient, c'est-à-dire qu'il dit : quand je parle, je ne sais pas ce que je dis.

Là où Hegel affirmait : je sais que je pense, Freud va plus loin concernant cette fonction de la pensée en montrant, nous dit Lacan, que c'est « *l'endroit où ça ne veut rien dire qui commande un ça veut dire de remplacement* » (p. 225). C'est du trou où ça ne se sait pas que s'élabore une pensée.

Mais en introduisant un écart, une coupure entre Savoir et Vérité, la pensée freudienne, produit de ce discours, fait du Savoir ce qui manque à la Vérité et par là crée un sujet désirant savoir.

Le « discours de la Science » qui proclame : je sais ce que je dis, c'est-à-dire la superposition du Savoir et de la Vérité, forclôt le sujet, le sujet de l'énonciation mais aussi le sujet de la demande, car il va même jusqu'à anticiper les questions en apportant des réponses prêtes à l'emploi, ce qui enlève toute possibilité de Désir.

Il faut donc faire la distinction entre discours, théorie et écriture.

Pour Fedida, comme le rappelle Magali, la théorie est comme chez Freud de l'ordre d'une pensée, son écriture est du même ordre que l'écriture d'un écrivain, chez Lacan, elle se présente sous la forme d'une écriture qui serait avant tout un jeu de lettres, c'est-à-dire un discours sans parole.

Mais on sait aussi que le discours de l'Autre dans l'inconscient est fait de petites lettres, Freud évoque dans « le mot d'esprit » ce mot de famillionnaire qui sera repris par Lacan, ce mot en lui-même n'a aucun sens mais le jeu de

petites lettres va produire un effet de sens pour le sujet surpris en l'entendant, le sujet divisé par son désir d'être traité de manière familière par un millionnaire, ce qui relève quasiment de l'impossible pour un pauvre bougre.

Le discours produit un objet, une pensée qui a des effets sur le sujet.

L'écriture de mathèmes comme l'écriture mathématique est un « discours » sans parole, un outil rigoureux utilisé pour la transmission d'une pensée, mais en lui-même il n'a pas de sens, et c'est pour ça qu'il est sans équivoque. Il fonctionne sans le sujet, il n'a pas besoin du mathématicien.

Lacan reprend la formule de Kojève qu'il a d'ailleurs empruntée à Russel: « *le discours mathématique n'a pas de sens et on ne sait jamais si ce qu'on y dit est vrai* », mais peut importe, il est fait pour fonctionner. (p.74)

Je crois, pour reprendre une réflexion d'Althusser, que si Freud a élaboré et fait évoluer sa pensée en fonction de sa pratique, la grande préoccupation de Lacan, dans sa lecture de Freud, est d'essayer de théoriser cette pensée de la manière la plus rigoureuse, la plus mathématique possible.

Il nous faut donc distinguer la pensée qui est de l'ordre de l'objet et de la création, de la théorie qui serait écrite.

Lacan s'interroge sur ce qui se passe dans une analyse, mais aussi dans le devenir analyste, ce qui se passe dans la tête de quelqu'un pour avoir l'idée saugrenue de devenir analyste, Lacan essaye de trouver une écriture, un discours sans parole, qui pourrait laisser une trace de cette pratique et serait ainsi susceptible d'être transmis.

Cette question de la transmission renvoie au séminaire de l'année précédente sur l'Acte.

Lacan avait montré que le sujet, dans l'analyse, était l'effet d'un acte, l'Acte analytique, et que le devenir analyste résultait aussi d'un Acte.

Je donnerai cette définition de l'Acte, à la lecture de ce séminaire: l'Acte est une transgres-

sion, une transgression hors des limites du sens pour risquer, oser le non sens et cette transgression est fondatrice du sujet.

Ce non sens est cette connerie du sujet qui déconnaît mais déconnaît quoi? La connerie de la vérité ou la vérité de la connerie.

Pour revenir à ce séminaire que nous étudions cette année, Lacan reprend sa théorie de l'Acte, en disant: « *C'est par l'Acte que nous posons cet Autre en tant que champ du discours et le « je » résulte du manque de « a » dans l'Autre* ». (p. 144)

C'est par l'Acte que nous passons d'un Autre à l'autre. Et j'ajouterai que **cet Acte est du même ordre que l'acte créateur de l'artiste.** (cf. L'intervention de G. Froccia).

Lacan pensait que la seule chose qui resterait de son enseignement c'est l'objet a, soit l'écriture du manque dans l'Autre.

Aussi je partirai de là: comment définir l'objet a, ou plutôt sa fonction.

L'objet a c'est ce qui traverse le sujet et reste à jamais inatteignable pour lui.

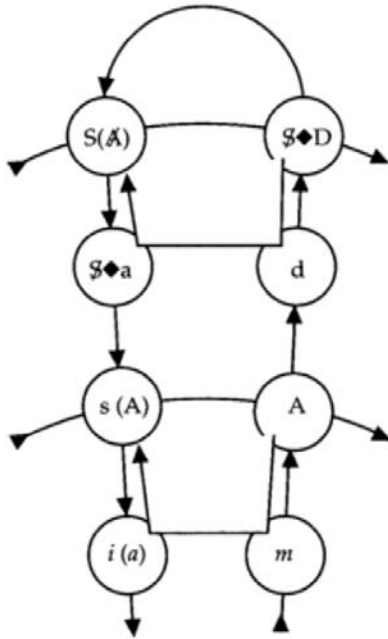
L'homme est un être parlant, il ne peut atteindre l'autre, son semblable et les objets qui l'entourent qu'à travers des mots, une pensée qui est elle-même le produit d'un discours qui le précède, ses mots lui viennent de l'Autre et les mots en eux même sont incapables de recouvrir la chose parfaitement car la lettre vient à manquer.

Pour dire cela autrement, pour atteindre les objets, l'être parlant doit en passer par le grand Autre (trésor du Signifiant) au prix d'une perte: l'objet a.

Lacan dira aussi que cet objet a: la perte c'est aussi le renoncement à une certaine jouissance, la perte n'étant que l'autre face de l'excès: le plus de jouir.

Lacan utilise dans ce séminaire une figure géométrique: le graphe du Désir.

En 1966, dans une conférence adressée aux psychiatres il avait insisté sur l'importance de l'écoute de l'énonciation pour déceler le désir au-delà de la demande. Dans ce graphe, il élabore les deux niveaux de la demande, de la demande dans l'analyse.



Le niveau de l'énoncé : $s(A) \rightarrow A$

Le niveau de l'énonciation : $S(A) \rightarrow S \blacklozenge D$

Lacan s'appuie sur le circuit de la pulsion pour décrire le « destin » de la demande. (Essentiellement, semble-t-il, la pulsion invocante).

La pulsion qui rate son objet et revient à sa source, la demande à l'Autre se heurte au refus (le poinçon) et entame un deuxième tour.

- Au niveau de l'énoncé, le grand A n'est pas barré car tout est dans le sens, la signification renvoie à l'axe imaginaire : $m \rightarrow i(a)$

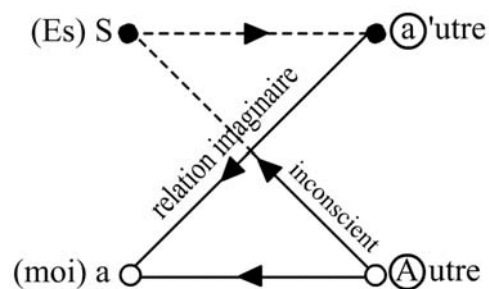
Cet axe imaginaire met en place un sujet, métonymique, *l'interrogation sur le désir de l'Autre est ici le ressort d'identifications imaginaires* (p.39), des différentes identifications à l'autre (glissement métonymique). Par l'effet de A, l'identification fait passer du moi idéal à l'idéal du moi.

- Au niveau de l'énonciation, c'est la mise en place signifiante, et la question du désir pour le sujet se pose dans un retour inversé et décalé de son propre message, de sa demande à l'Autre. C'est la répétition signifiante qui n'est jamais répétition à l'identique. Elle opère de façon métaphorique c'est-à-dire au sens lacanien par la substitution dans la chaîne d'un signifiant par un autre signifiant.

La demande n'est pas tant : qui suis-je ? qui reste à jamais une énigme, mais celle de savoir qui est je, qui désire ? « *Le Désir, tel qu'il nous concerne, se joue dans ce champ de l'Autre, tel*

qu'il s'articule comme le lieu de la parole » (p. 96). La parole nous vient de l'Autre, d'où la question de son Désir : Je me demande ce que tu veux, la question du che vuoi qui se traduit dans une demande d'analyse par la question : d'où vient que « je » souffre ? Pour ensuite, dans un deuxième tour, la retourner sur la question de mon Désir : Je te demande ce que « je » veux ? Pourquoi « je » me fais souffrir ?

Mais je préfère aujourd'hui utiliser une autre forme géométrique, le schéma L, qui pour Safouan constitue déjà un graphe.



L'axe a-a', indique la relation imaginaire entre moi et l'autre, mon image, mon semblable, mais aussi les objets.

Je ne peux appréhender l'autre, les autres, les objets qu'à travers les mots de l'Autre et je ne peux me connaître moi-même qu'à travers une image de moi, relayée par l'Autre.

L'enfant accède à son image par le jeu de la nomination, c'est la mère le plus souvent qui est à cette place de grand Autre mais comme le dit Lacan : « *la mère peut aussi bien jouer ce rôle que n'importe quoi d'autre, le père, une institution, voire une île déserte* » La nomination provoque une perte, une découpe de a dans le grand Autre, qui provoque « *un effet de masquage, un effet d'aveuglement qui est précisément ce en quoi se comble toute relation anaclitique* » (p.249).

La découpe de l'objet dans l'Autre permet alors la circulation et l'échange des objets et les identifications.

Dans ce qu'on appelle le stade du miroir, on observe qu'effectivement, l'enfant a besoin de se retourner vers la mère, pour ensuite se retrouver dans le miroir, ce détour de la tête permet ensuite de supporter son image sans angoisse. C'est d'être vu qui permet de se voir à condition de pouvoir se détacher de ce regard.

L'enfant accroché à un regard ne peut pas

se voir. Ce détachement devenu point aveugle, associé au point sourd (ce qui est occulté dans la voix de la mère) permet à l'enfant de se reconnaître au prix d'une perte dans l'Autre.

Ce schéma L est une figure topologique, c'est-à-dire qu'on peut la manipuler pour s'en servir, on peut écarter cet angle de grand A à la manière d'un accordéon, l'écartement du A crée un espace vide (l'objet a) du côté du S en pointillé. Quelque chose qui n'est pas spécularisable, qui ne se retrouve pas sur l'axe imaginaire.

Le sujet S présente une double altérité :

- par rapport à l'image de l'autre semblable, il est l'autre du moi (clivage du moi)
- dans son rapport au Langage, il est l'Autre qui parle en tant qu'absence (division subjective).

Je voudrais à ce niveau là montrer que l'écartement de grand A selon qu'il s'approche ou qu'il s'écarte de l'axe imaginaire provoque des effets différents sur la subjectivité.

Plus grand A se rapproche de l'axe imaginaire jusqu'à venir s'y écraser, plus le mot prend du sens, de la jouis-sens, plus il s'en écarte, plus il prend de la signifiance.

Si le grand Autre est un lieu vide, trésor des signifiants, il n'en reste pas moins au niveau imaginaire, très habité, par Dieu, la mère, le père, le souverain Bien, etc..

Plus ce qui est en place de grand Autre est massif, plus le sens est fort, moins il est signifiant et à l'extrême il ne renvoie qu'à son contraire : on ne reçoit de l'Autre que son propre message sous la forme inversée. Le souverain Bien prôné par Saint Just en place de grand Autre, amène en retour la Terreur. (je vous renvoie à la lecture du livre de J.P. Hiltenbrand : *Insatisfaction dans le lien social*, Ed. Erès).

Le jeu subjectif avec ses déclinaisons signifiantes n'est plus possible et le doute, élément indispensable dans la mise en place de la subjectivité, (cf. le cogito de Descartes relu par Lacan) devient insupportable d'où pendant la Terreur la loi sur les suspects qui finit en massacre généralisé.

C'est la logique paranoïaque, c'est-à-dire qu'il y a rabattement du grand A sur l'axe imaginaire. Le grand A devient le vis-à-vis, l'adversai-

re. Le sujet qui était en pointillé est complètement exclu et l'objet a, la place vide qui permettait le jeu signifiant cède la place à la prolifération d'objets, non pas creux mais pleins, objets qui apparaissent alors dans l'axe imaginaire, objets, non pas d'échange mais objets de consommation immédiate et déchets, dont la violence et la dureté sont la marque du Réel qui surgit à ce moment là. Sous la Terreur, ce sont les têtes coupées qui tombent comme autant d'objets.

Dans le délire paranoïaque, tout fait sens, le mot fait la chose, d'où le délire d'interprétation. Savoir et Vérité se superposent, le paranoïaque a la certitude de détenir la vérité, c'est donc l'Autre qui ment, l'Autre qui veut le détruire, il doit donc se défendre.

Le délire n'est pas en lui-même le signe d'une psychose, il est une tentative de sortir de la psychose, de l'engluement du moi. Le moi envahit tout l'espace psychique.

L'autre qui dans un schéma ordinaire est le semblable avec le jeu signifiant du semblant, devient à la fois le même et l'inconnu, là aussi brutalité du retour duel qui est la marque du Réel. Le délire de persécution n'étant là aussi que la forme inversée de son propre discours d'agressivité et de défense devant la menace de l'autre. C'est le rapport mortifère lui ou moi. Le prochain, le nebensmensch annonce l'imminence de la jouissance.

Mais c'est aussi ce qui se passe dans l'angoisse, l'angoisse est un affect qui marque le retour dans l'image de l'objet qui n'a pu être détaché et qui apparaît avec son inquiétante étrangeté.

Quand le regard du père ou de la mère ne voit pas l'enfant, quand c'est l'enfant qui est exclu, ce regard vide fait retour sous la forme hallucinée d'un œil obsédant et persécuteur qui vient fixer l'enfant qui ne peut s'en détacher. (Cela peut prendre différentes formes : culpabilité, phobies, persécutions)

Le phobique qui souffre d'un sentiment d'abandon et de méfiance à l'égard de l'Autre va chercher désespérément à reconstruire son espace pour éviter les points fixes qui l'observent sans le reconnaître. Il s'invente alors un objet de peur pour tenter de le contrôler et de l'éviter par des stratégies de fuite et de contournement. Ce

n'est plus l'objet qui est mobile, objet échangeable, c'est le sujet qui se cherche dans la fuite.

Cet écrasement du grand A sur l'axe imaginaire va privilégier la fonction Imaginaire au détriment de la fonction symbolique.

Je voudrais revenir sur la fonction symbolique.

La fonction symbolique s'exerce à plusieurs niveaux :

1° On ne peut atteindre les choses directement, on doit en passer par le langage mais il y a un Réel non symbolisable lié au refoulement originelle : le mot ne peut pas tout dire, on ne peut appréhender la Chose dans sa totalité, une part du Réel nous échappe. Il y a un impossible à dire.

Le fait de parler ne recouvre pas à lui tout seul la fonction symbolique.

2° Le Symbolique est aussi lié au signifiant, à l'équivocité signifiante, à l'élasticité des mots.

C'est là qu'intervient la question du nom du père et « *le tralala des mythes qu'il trimbale* » comme dit Lacan. Il dit également : « *le Nom du père- je vais l'annoncer comme ça au départ parce que ce sera peut être la meilleure façon de vous faire décoller de l'effort de fascination qui se dégage de ces (ou ses) embrouilles* ». (p. 139)

Le nom du père n'est pas seulement l'interdit qui recouvre l'impossible, Lacan va en faire un signifiant, comme d'ailleurs de tous les gros mots conceptuels, il va jouer avec, il va le mettre au pluriel : les noms du père, puis les non dupent errent, et du père au pire etc.

Il va surtout faire du nom du père le rond quatrième du nouage borroméen pour doubler le Symbolique, c'est-à-dire qu'il va faire du nom du père un symptôme : nous sommes tous des névrosés et nous fonctionnons avec ça.

Ce qui importe c'est de devoir renoncer à la jouissance de l'objet a, que cet interdit soit « *métaphorisé dans l'interdit de la mère, c'est après tout ce qui n'est que contingence historique, et le complexe d'Œdipe lui-même n'est là*

qu'appendu »

« *Mais la question se gîte plus profondément. La castration, à savoir le trou dans l'appréhension de ce : je ne sais pas, quant à la jouissance de l'Autre, doit être repensé quant à ses rapports aux effets répandus, omniprésents de notre science ces deux points qui ont l'air très distants de ce barrage qui fait que ce sexe dont nous parlons tout le temps, loin de faire un pas dans quelque solution que ce soit du champ de l'érotique, va toujours plutôt s'obscurcissant, et marquant plus l'insuffisance de nos repères qu'il y ait un rapport entre cela et ces effets que j'appelle répandus de notre savoir, c'est à savoir ce prodigieux déferlement du rapport à l'objet a dont l'usage de nos mass media ne sont que le retour, la présanctification, est ce que ceci n'est pas à soi tout seul l'indication de ce qu'il en est de la liberté de penser* » (p. 227)

A dire autrement, notre société sans limite, produit essentiellement des objets consommables immédiatement (individus et objets confondus) et du déchet, et par ailleurs, ce que Freud appelait le choix de la névrose, qui n'est pas vraiment un choix mais une manière de subir la castration, devient aujourd'hui : « c'est mon choix » où tout semble possible et l'autre, petit ou grand, on n'en a rien à faire.

Mais, Lacan ajoutera : le nom du père on peut s'en passer à condition de savoir s'en servir, c'est-à-dire qu'il va passer du symptôme au syntôme, à partir de sa lecture de Joyce. On peut se fabriquer un nom du père notamment par la création artistique, surtout la création littéraire.

C'est-à-dire que c'est à partir du nom du père, en tant que métaphore et en tant que signifiant de la limite que sera possible toute création qui est dépassement de la limite à condition qu'il y en ait une.

L'Acte analytique est créateur de sujet comme l'acte artistique. L'artiste ne crée pas ex nihilo, mais il crée le vide par son acte, comme le potier, qui en tournant le vase, va créer du vide, avec des bords. Et c'est dans ce vide qu'on pourra alors stocker les objets d'échange mais aussi les écrits (cf. les manuscrits de la mer morte).

Mais il y a aussi la question du Temps qui est un des noms du grand Autre.

Aujourd'hui tout fonctionne dans l'immédiateté, sans la distance nécessaire avec les dégâts que l'on connaît.

Le temps dans l'analyse est important, nous l'avons vu dans les interrogations de Magali : il faut un temps d'élaboration nécessaire à la parole, mais la coupure de l'interprétation rétroagit sur cette parole pour en devenir sa cause, le temps analytique est un temps différent, c'est un temps logique qui mesure ses effets dans l'après coup.

Au terme d'une analyse, l'analysant se trouve confronté au non sens du signifiant, à sa seule matérialité sonore, à partir de ce vide du non sens, de ce franchissement du sens provoqué par l'acte analytique, il va devoir composer avec. L'objet a actualisé par la fonction et le désir de l'analyste, qui devient la voix perdue, cet objet a devient dans l'après coup, la cause du désir de l'analysant, la cause de l'émergence subjective.

C'est là qu'on mesure l'importance que

Lacan accorde au futur antérieur.

En reprenant la formule de Freud, là où c'était je dois advenir.

«Dois» à entendre non pas au sens de l'imperatif surmoïque, lié à la jouissance et au père imaginaire qui commande de jouir.

« *Il est strictement impossible de concevoir ce qu'il en est de la fonction du Surmoi si l'on ne comprend pas l'essentiel de ce qu'il en est de l'objet a réalisée par la voix en tant que support de l'articulation signifiante, par la voix pure en tant que lieu de l'Autre, si elle est oui ou non instaurée d'une façon perverse ou pas* ». (p. 214) pervers à entendre comme père-version.

«Dois» est à entendre au sens du futur antérieur (voir là-dessus les travaux d'A. Didier Weill) au sens de déterminisme purement logique.

Je proposerai cette nouvelle traduction : Là où ça était, je sera intervenu, liant la chute de a à l'émergence subjective.